

Ah ! nos nobles aïeux endormis sous la pierre
En s'éveillant ont dû refermer leur paupière,
Quand ils ont vu des fils, parjures à leur nom,
Les laisser souffleter sans oser dire non.
Si leurs regards ont pu suivre ce drame sombre,
Comme leurs cœurs si fiers ont dû saigner dans l'ombre !
Comme ils ont dû d'horreur vous maudire, hommes faux
Qui pour les opprimés dressez des échafauds !
Ah ! tremblez ! ces grands morts, que trouble dans leurs tombes
Le sang qui coule ainsi des chaudes hécatombes,
Ont des voix qui sauront remuer les vivants.
Les crimes ont toujours des effets dissolvants ;
Non, l'ère des martyrs n'est pas encor fermée ;
Tout vrai penseur le voit et le sent. La fumée
Des bûchers trop souvent sait propager le feu.
Tremblez, vous dont l'audace ose ainsi tenter Dieu !
Tremblez, bandits sans cœur dont la haine et la rage
Préparent pour nos fils un avenir d'orage !
Celui dont le regard gouverne l'univers
Avait, dans sa sagesse, à des peuples divers
Donné ce sol fécond en patrimoine libre.
L'esprit chrétien devait maintenir l'équilibre
Entre tous les enfants de ce commun berceau ;
Leur paix dure depuis cinquante ans ; l'abrisseau
Est devenu grand arbre, et couvre au loin la plaine ;
Malheur à ces serpents dont la néfaste haleine
Répand dans ses rameaux les souffles empestés,
Des haines, des conflits et des rivalités !

ENVOI AUX ABONNÉS DE LA " PRESSE," A L'OCCASION DU
1ER JANVIER 1886.

Frères, d'un nouvel an voici l'aube sublime ;
Du plus saint des devoirs c'est le commencement :
L'an qui vient de finir s'est appelé le Crime ;
Que l'an qui va s'ouvrir s'appelle Châtiment !

LOUIS FRÉCHETTE.

NICOLET, 31 décembre 1885.